Le Nord

Administration de la CROIX DU NORD, 15, rue d'Angleterre

CONDITIONS		PUBLICITÉ		
Pour la Ville. Un An.	20 francs.	Annonces	la ligne	0,40
Six Mois	10 —	Réclames	—	0,75
Trois Mois	5 —	Faits-divers	—	1,50
Départem. non-limitrop. et Etrang., *port en sus*		Chronique locale	—	1,00

TEMPERATURE

Lille, le 3 novembre.

Minimum, nuit, abrité	6°0
— — découvert	5°2
Surface-du-sol, 6 h. du matin	9.3
A 1 mètre de profondeur	11°0
De l'air à l'ombre	8°2
Maximum, jour, à l'ombre	9°5
— — au soleil	12°2

Etat hygrométrique. (8 h. m.) 0°/°88
Etat du ciel : Couvert.
Direction du vent : S.

BAROMÈTRE. — Le 3 novembre (2 h. matin) la pression était de 755 °/°; le 4 novembre (8 h. du matin) la pression est de :

La guerre au Crucifix

Il y a deux ans, le valet de la juiverie qui gardait les sceaux de la France, avait donné dix jours au Christ pour évacuer les prétoires.

Aujourd'hui, les hommes du pouvoir, gens de tact et de bon ton (?) ne lui fixent pas de délai pour sortir des salles d'école.

De crainte de réveiller le vieux fond religieux de nos populations, l'opération n'a pas été l'objet d'une mesure générale et immédiate : elle se pratique petit à petit, en sapinnis, à la sourdine, de façon subreptice, avec toute la « prudence nécessaire en telle circonstance ».

Aussi, il ne se passe guère de jour où l'on n'apprenne que l'image du Dieu crucifié a été arrachée de quelques murs d'école, comme on ferait d'une de ces images scandaleuses dont la pudeur s'effaroncho.

Il ne se passe pas de jour où les feuilles publiques n'enregistrent les nobles protestations de fiers chrétiens refusant de se prêter à cette besogne vile et impie.

— On ne se borne donc plus à s'attaquer aux disciples de Jésus-Christ et à leurs œuvres, c'est à la divine personne du Maître qu'on s'en prend.

Les hommes qui nous gouvernent et qui nous perdent ont eu des accès de démence plus dangereux que celui-ci. Ils ont commis des méfaits plus funestes, mais aucun peut-être qui soniève dans les âmes plus d'amertume et de dégoût.

Ces crucifix, nous dit-on, blessent les regards des enfants de ceux qui ne croient ni aux idoles, ni à Dieu... Où sont ces gens-là et à qui ont-ils donné le droit de parler pour eux ?

A ce compte, qu'on se hâte de décrocher des murs de nos écoles les portraits du président de la République, car ils peuvent blesser les fils des pères monarchistes ; qu'on enlève les images patriotiques, car elles peuvent blesser les jeunes hervéistes.

Non, personne ne se réjouira en France de ce nouveau sacrilège ; personne, excepté la valetaille maçonnique et les détraqués de l'anarchie ; car la Croix, emblème de notre foi et de nos immortelles espérances, est restée vivante et triomphante dans la conscience populaire.

La croix est le signe de l'honneur et la récompense des braves, la croix bénit le front de nos petits enfants, et c'est ce signe sacré que tracent les pères sur la tête de leurs fils quand ils veulent leur laisser une suprême bénédiction.

Le Christ planant, les bras ouverts, au-dessus de nos jeunes écoliers, était une leçon pour tous : aux maîtres il enseignait l'amour et le respect de l'enfance, le dévouement aux petits, la douceur unie à la fermeté.

Aux enfants il parlait d'obéissance, de travail, de soumission, de modestie, de résignation, de douce pitié, de pureté sans ache.

Il ne devait même pas gêner les libres-penseurs, car ceux-ci considèrent au moins Jésus-Christ comme un bienfaiteur de l'humanité et un grand homme ; M. Buisson lui-même a rendu hommage à l'incomparable beauté de Jésus, même réduit à n'être pour lui qu'une personne humaine.

Nous ne voyons pas ce que peut gagner à la disparition des crucifix, l'éducation morale donnée par nos maîtres d'école ; nous voyons très bien ce qu'elle doit y perdre.

La dépravation hâtive de l'enfant du peuple, le progression ascendante de la criminalité précoce, le nombre des adolescents abîmés, tués même de débauche comme à Sodome, ne nous renseignent que trop clairement sur les résultats amenés par l'élimination de toute idée religieuse dans l'éducation.

Non pour justifier le sacrilège officiel aucune raison, aucun prétexte, ne peut être donné, sauf la sommation des Loges.

De tout cœur, on voudrait pouvoir dire : « Pardonnez-leur, Seigneur, ils ne savent ce qu'ils font ». — Hélas ce qu'ils font, ils le savent. — Déchristianiser est leur œuvre, déchristianiser c'est leur passion, c'est leur raison d'être et ils savent que l'école est le meilleur instrument pour arriver à leurs fins.

A nous de riposter résolument sur le même terrain : à tout prix soutenons, gardons nos écoles et assurons-en le recrutement ; car la question de l'éducation prime absolument toutes les autres.

Que les parents qui ont souci de la foi, de la moralité et de l'avenir de leurs familles ; que tous ceux qui craignent d'exposer ces trésors à un naufrage presque certain, n'hésitent pas un instant. Au prix des plus pénibles sacrifices, qu'ils retirent leurs enfants des écoles officielles pour les envoyer dans les écoles chrétiennes.

Puis, pour que le bras vengeur de Dieu ne s'appesantisse pas davantage sur notre patrie, donnons, dans nos foyers, une place d'honneur à ce crucifix arraché et banni des écoles.

Montrons à notre Dieu que s'il y a des misérables qui le méconnaissent, le nombre est encore plus grand de ceux qui savent l'honorer ; que nos enfants portent la croix sur leur poitrine et deviennent de vrais porte-Christ.

Désormais, la croix de Jésus-Christ est le drapeau qui domine la grande bataille de notre temps ; serrons-nous autour d'elle.

A ce drapeau toujours dans le passé a été attachée la victoire : si nous le voulons, il n'en sera pas autrement de nos jours, la secte aura beau faire, jamais elle n'enlèvera de la terre de France la croix plantée, il y a dix-neuf siècles, au Calvaire et qui fut, comme le disaient les républicains de 1848, le premier arbre de la liberté.

Au milieu des ténèbres où nous nous agitons, elle demeure la clarté qui nous guide, au milieu du naufrage elle est l'éternel emblème du salut.

La faire rentrer en triomphe au chevet du malade, au prétoire et surtout à l'école, par le retour de l'esprit de foi, de justice et de tolérance, tel demeure pour nous l'impérieux devoir du présent, et telle doit être l'invincible espérance de l'avenir.

Crux, ave, spes unica !

A. R. T.

ECHOS

RADICAUX OU FUMISTES

Cette fois-ci, la chose est claire et nette. A ceux qui demandent où sont les vrais socialistes, les plus purs d'entre les purs, les seuls enfin qui méritent le nom de *socialistes*, le *Travailleur* répond :

« En dehors du Parti socialiste, section française de l'Internationale ouvrière, constitué *sur les bases déterminées à Amsterdam*, il n'y a pas de socialistes ; il n'y a que des radicaux ou des fumistes. »

Là ; tâtez-vous. Admettez-vous *les bases déterminées à Amsterdam* ? Très bien, vous êtes socialiste.

Vous ne les admettez pas ? Vous n'êtes qu'un fumiste ou un radical.

Ainsi, par exemple, Viviani : « Il peut se croire socialiste, mais il ne l'est pas ; ce qui le prouve, c'est son entrée au ministère. »

Or, *les bases déterminées à Amsterdam* excommunient tout socialiste qui n'a pas honte d'entrer dans un ministère. Donc.

« S'il en était autrement, il suffirait au premier charlatan politique venu de se dire socialiste... » C'est clair : il faut d'abord se mettre en règle avec *les bases déterminées à Amsterdam*. Tout est là.

LA BONNE PRESSE

Sous ce titre, Mgr Lobbedey, évêque de Moulins, adresse à ses diocésains la communication suivante :

« L'Apostolat par la *presse* est, à l'heure actuelle, l'apostolat par excellence. Aussi bénissons-nous, comme un Père sait bénir, les efforts tentés en vue de propager les bons journaux, c'est-à-dire la bonne doctrine. Il n'y a plus qu'une chose qui presse, c'est de couvrir le pays de journaux qui lui réapprendront la vérité.

Il s'écrit aujourd'hui des choses qui lèveront en semence de crimes, pour employer le langage d'un éminent publiciste. Nos pères, dans leur budget, faisaient jadis la part-Dieu. Nous devons faire la part de la Bonne-Presse laquelle sera la part-Dieu.

HENRI GHESQUIÈRE A LIMOGES

Les socialistes tiennent un congrès à Limoges.

Notre illustre concitoyen Henri Ghesquière, le député de la rue des Robleds, vient de prendre sa petite part aux attaques, injures et autres aménités que les congressistes ne s'ecvoient pas chuchoter.

Le citoyen Lafont défendait, jeudi, la confédération générale du travail, quand le citoyen Ghesquière l'interrompit.

— Faites pas attention, s'écria Lafont, Ghesquière a l'habitude de parler pour ne rien dire !

Furieux, Henri bondit à la tribune et pendant que Jules Guesde le tenait à bras-le-corps, pour le modérer, il lança à l'orateur une de ces apostrophes dont il a le secret :

— Gamin ! polisson ! tu seras giflé ! Je vais t'arracher les oreilles !

On juge aisément du vacarme qui suivit.

A la sortie, le citoyen Ghesquière cherchait le citoyen Lafont qui s'était éclipsé.

Voilà, sur le vif, les bons apôtres de la rénovation sociale.

Si cette société qu'ils rêvent doit être faite à leur image et suivant leurs exemples, merci bien du cadeau.

CHEZ LES TISSEURS DU CAMBRÉSIS

Le ministre du Commerce, de l'Industrie et du Travail écrit à M. Campener, président du Syndicat des Tisseurs, à Avesnes-lez-Aubert, la lettre suivante :

Paris, le 31 octobre 1906.

Monsieur le Président,

Vous avez appelé mon attention sur les inconvénients que présente, pour les ouvriers tisseurs, l'emploi par les chefs d'établissements de compte-fils non contrôlés par les vérificateurs des poids et mesures, surtout lorsqu'il s'agit de travaux affiés, où le nombre des fils à introduire peut être dans certains cas, de sept dans un millimètre.

La question que vous soulevez me paraît des plus intéressantes à examiner, car elle touche de près au règlement des salaires des ouvriers. Je viens en conséquence de prescrire une enquête à ce sujet, et j'en soumettrai les résultats à la commission de métrologie usuelle du bureau national des poids et mesures, qui est déjà chargée d'examiner les suites qui pourrait être données à diverses propositions tendant à soumettre au contrôle du service des poids et mesures, certaines machines servant à mesurer les tissus ou autres produits, les compteurs automatiques ou compteurs-duites, etc., ou autres appareils servant au règlement des salaires des ouvriers.

Je ne manquerai pas de vous faire connaître l'avis qui aura été émis par la commission de métrologie usuelle, au sujet de la vérification du compte-fils.

Recevez, etc....

Le ministre du Commerce, de l'Industrie et du Travail.

LA JEUNE GARDE

Le numéro de novembre de l'organe de la Jeunesse catholique du Nord n'est ni moins intéressant ni moins bien rédigé que les précédents.

Nous y trouvons des articles de H. Barbry (Allons à Marie), A. Charvet (Vers la Victoire), Abbé Baron (Les « Gamins »), la vibrante et prophétique poésie de M. l'abbé Deisaux, un plan de conférence (L'Eglise calomniée), on ne peut plus clair, et une Chronique des Associations, toute bourrée de faits, qui montre l'activité au-dessus de tout éloge de l'intelligente Jeunesse Catholique du Nord.

Nous ne saurions trop engager les jeunes catholiques à s'abonner à la *Jeune Garde*. Les abonnements (Un an : Nord, 1.25 ; France, 1.50) sont payables d'avance ; en adressor le montant à M. J. Dhélin, administrateur, 4, rue Saint-Pierre, à Lille.

JEU DE BALLE

A Condé, dimanche 28 octobre, Curegbem (Castelain) et Carolérée (Fricoux). — Carnières joue très fort ce qui fait que Castelain et ses partenaires ne savent plus où livrer. Carnières triomphe facilement par 13 jeux contre 6 à Curegbem.

Lundi se rencontrait Condé, composé de cinq Condéens et Péruwelz (Delécaut). Les Condéens ont remporté la victoire par 13 jeux contre 7 à Péruwelz.

Malgré le froid un grand nombre d'amateurs assistaient à ces tournois.

POUR LES ARCHERS

Au tir à la perche de dimanche dernier, à Bergues, un défi a été lancé par un archer de la Société Saint-Sébastien de cette Ville, M. Paul Declerck, à un archer d'Herzeele, M. Porreye.

Un match a été décidé. La rencontre aura deux manches. La première aura lieu à Bergues, à la perche de la Société Saint-Sébastien, et la seconde, le dimanche suivant, à Herzeele.

L'enjeu est de 50 francs. Chaque archer doit dégarnir, pendant deux heures, un côté seulement de la grille. Après les deux heures écoulées, le vainqueur sera celui qui aura abattu le plus d'oiseaux. Le match commencera à 2 h. 1/2 et finira à 4 h. 1/2.

— La société Saint-Sébastien d'Aire-sur-la-Lys fera son tir de fin de saison, aujourd'hui de 2 h. 1/2 à 5 heures.

Plusieurs parties seront jouées successivement entre les chevaliers de l'arc, séparés en deux camps, avec l'enjeu du souper traditionnel.

LES ADIEUX DE Mgr DELAMAIRE

au diocèse de Périgueux

Une foule considérable s'était rendue, dimanche, aux vêpres de la cathédrale du Périgueux. La vaste basilique était comble.

C'est que les Périgourdins savaient que S. G. Mgr Delamaire, devait y faire son sermon d'adieux, et tous voulaient entendre encore sa parole. Tous voulaient aussi, en venant l'écouter, lui donner un éclatant témoignage de leurs regrets et de leur affection.

Monseigneur prit comme thème de son discours les adieux de saint Paul aux chrétiens d'Ephèse. Cette touchante page des Actes des Apôtres traduisait bien et ses impressions et les nôtres.

Avec quelle attention l'immense foule a écouté ce magnifique et si touchant discours nous n'avons pas besoin de le dire. On sentait que l'auditoire était sous le coup d'une profonde émotion ; que ces paroles allaient droit à son âme et que si Monseigneur ne quitte pas sans regrets ses anciens diocésains, ce n'est pas sans une peine bien vive que ceux-ci le voient s'éloigner.

***

Les Périgourdins ont voulu donner à leur évêque regretté un nouveau témoignage de leur affection, à l'heure même de son départ. Aussi, dès cinq heures, lundi soir, la gare était-elle envahie. Peu d'instants après, la circulation devenait à peu près impossible sur les trottoirs. Et pourtant, beaucoup de personnes n'avaient pas pu entrer, la provision des tickets étant épuisée et la consigne rigoureusement appliquée. Certains, assez avisés, eurent l'idée de prendre un billet pour une station voisine et purent ainsi pénétrer sur les quais.

L'attitude de cette foule considérable était toute faite de sympathie et lorsque Monseigneur prit place dans le compartiment qui lui avait été réservé, de toutes les poitrines s'échappa spontanément le cri plusieurs fois répété de : « Vive Monseigneur ! » Le même cri retentit avec une intensité nouvelle lorsque le train s'ébranla, pendant que Sa Grandeur, très émue, saluait affectueusement.

***

M. le chanoine J. Ponceaud, secrétaire particulier de Mgr Delamaire, a fait, samedi dernier, ces adieux aux lecteurs de la *Semaine Religieuse* du diocèse de Périgueux, dont il était le directeur :

« Encore quelques heures et Monseigneur aura quitté le Périgord. Appelé à l'honneur de l'accompagner à Cambrai, je me fais un devoir qu'il m'est doux de remplir, en abandonnant la direction de la *Semaine religieuse*, d'adresser à ses nombreux lecteurs, et plus spécialement à ces chers abonnés, l'expression émue de ma plus vive gratitude ».

M. le chanoine Ponceaud est né en 1863, et est le secrétaire particulier de Mgr Delamaire depuis 1901.

On perquisitionne chez des sécularisées

ET

chez M. le doyen de Saint-Nicolas

A VALENCIENNES

On sait que les Religieuses de la Sainte-Famille, qui dirigeaient, depuis de longues années, à la satisfaction des familles, le pensionnat Sainte-Marie, rue Derrière-les-Murs, avaient été comprises dans les décrets de fermeture avant la fin de l'année scolaire écoulée et forcées de quitter leur établissement pour le 1er septembre 1906.

Les religieuses partirent avant cette date, se sécularisèrent et vinrent de nouveau enseigner dans le même immeuble à partir du 1er octobre dernier, la maison appartenant au Comité des Ecoles Libres de la paroisse Saint-Nicolas, dont M. le chanoine Cappliez, archiprêtre, est le président.

M. Michel, commissaire de police, vint, il y a quelque temps, constater que les sécularisées continuaient à enseigner.

Pour ce fait, M. le Doyen de Saint-Nicolas est poursuivi et doit comparaître, lundi prochain, devant M. le Juge de Paix du canton Sud.

Mais la justice du Bloc tenait à prouver que les institutrices étaient encore religieuses, et c'est dans ce but que, samedi, vers 4 h. 1/2 de l'après-midi, M. Michel, commissaire central, flanqué de son secrétaire et du secrétaire.... de son secrétaire, se présentaient rue Derrière-les-Murs, munis de mandats de perquisition et fouillèrent tous les papiers et correspondances afin de pouvoir établir que des relations existaient encore entre la maison d'enseignement et la Supérieure générale des religieuses de la Sainte-Famille.

Ces Messieurs n'ayant pas trouvé la preuve qu'ils cherchaient se sont ensuite rendus chez M. le chanoine Cappliez, président du conseil d'administration des Ecoles libres de la paroisse, dont ils mirent sens dessus-dessous le bureau et la chambre à coucher sans être toutefois plus heureux.

Doux pays.

Voir ci-contre

LES DÉPÊCHES DE LA NUIT

CONGRÈS

DES

Catholiques du Nord et du Pas-de-Calais

Nous rappelons que ce Congrès s'ouvrira le lundi 12 novembre, à 2 h. 1/2, rue Marais, à Lille, et sera présidé par Mgr Delamaire, coadjuteur de Mgr l'Archevêque de Cambrai.

Le lundi soir, à 8 heures, en l'église Sainte-Catherine, salut solennel d'ouverture avec sermon de Mgr Lobbedey, évêque de Moulins.

Le programme détaillé du Congrès sera adressé à toute personne qui enverra son adhésion à M. Bataille, secrétaire général, 98 bis, rue Royale, à Lille.

Les congressistes qui doivent effectuer un parcours *aller* d'au moins 30 kilomètres pour se rendre à Lille pourront bénéficier du *retour gratuit* ; mais les bons de réduction étant individuels, il est indispensable qu'ils fassent parvenir *d'urgence* leur demande au secrétaire général en indiquant leurs noms et adresses et la gare de départ.

UN « FAIT-DIVERS A ROME »

Lettre de M. l'abbé Lemire, député, à M. Briand, ministre de l'Instruction publique.

M. l'abbé Lemire, vient d'envoyer la lettre suivante à M. Briand, à propos du choix, fait à Lille, d'une version latine pornographique, pour un examen écrit du baccalauréat ès-lettres :

Paris, le 2 novembre 1906.

Monsieur le Ministre et cher Collègue,

Plusieurs pères de famille se sont plaints avec une extrême et légitime vivacité de ce qu'aux examens du baccalauréat ès-lettres, le 23 octobre dernier, à Lille, on ait manqué aux égards dus à leurs fils.

Sous ce titre « Un fait divers à Rome », il a été donné comme sujet de version latine un texte absolument déplacé et qui me paraît aussi contraire à l'équité qu'aux convenances. Il n'est point, en effet, de ces textes où la difficulté à vaincre est relativement la même pour tous les jeunes gens d'un même âge et qui constituent un moyen normal d'apprécier leurs aptitudes littéraires. Avec une version pareille, un jeune homme de 16 ans peut échouer pour d'autres raisons que le manque de préparation ou d'intelligence.

Je viens donc vous prier, Monsieur le Ministre et cher collègue, de vouloir bien prescrire sur cet incident regrettable une enquête et prendre ensuite les mesures qui dégagent la responsabilité de l'Université et qui rassurent complètement les pères de famille.

Veuillez agréer, Monsieur le Ministre, l'assurance de ma haute considération.

J. LEMIRE,
Député du Nord.

Université catholique

Conférences d'enseignement supérieur pour les jeunes filles

Nous avons reçu et lu avec intérêt la brochure qui contient le résumé des cours qui ont été faits l'an dernier, rue de l'Orphéon, par les maîtres des Facultés Catholiques. C'est la neuvième fascicule qui paraît et nous ne pouvons que féliciter MM. les Professeurs de leurs programmes, de leurs leçons, ainsi que de leurs succès.

Toutes ces belles et instructives conférences nous font souvenir d'un mot du savant Agassiz : « Pour ceux et celles qui étudient, le contact même très bref d'un homme de profond savoir en n'importe quelle matière est meilleur que des mois de leçons avec un maître de science inférieure, un répétiteur, un vulgaire entraîneur. »

Il y a quelques années, Mgr Spalding inaugurait, à côté de l'Université de Washington, une maison destinée aux jeunes filles qui veulent couronner leurs études classiques par un enseignement supérieur. Dans un discours qui a eu un grand retentissement, il disait : « L'Université catholique nous semble l'institution naturellement désignée pour devenir le centre de la vie intellectuelle. L'urgent besoin d'un pareil centre, même pour les jeunes filles se passe de commentaires. A ceux qui crient : Attendez ! l'écho répond : Trop tard ! De tous côtés on signale un mouvement sans limite vers la haute culture de l'esprit. La vie qui n'augmente pas, décline ».

Nous partagerions sans réserve le sentiment du prélat américain s'il ajoutait, ce qui est sûrement dans sa pensée, que l'éducation morale doit être dans ces cours et conférences au niveau de la formation intellectuelle. C'est ce que font dans leurs cours les professeurs des Facultés catholiques. S'ils ont à parler des chefs-d'œuvre de la littérature païenne par exemple, ils n'oublient pas de faire ressortir que les plus belles pensées et les plus beaux sentiments, qu'on y rencontre, sont chrétiens, dans leur fond même, et concordent avec l'enseignement de Jésus-Christ. C'est ainsi qu'on a pu nommer Platon, le Moïse athénien, et son œuvre, « la préface humaine de l'Evangile. »

Quand ils ont à analyser les ouvrages d'auteurs célèbres qui vécurent en dehors de l'atmosphère chrétienne, ils font remarquer combien ils auraient été plus féconds et plus purs s'ils n'avaient volontairement fermé les yeux à la lumière du Christ.

Prenez les plus grands des modernes anti-chrétiens dont, le peu suspect Saint-Beuve, Frédéric Lapisse, Goethe, regardez-y bien, dans l'esprit ou dans le cœur, il leur manque quelque chose... Il n'y a ni véritable vertu, ni droiture de cœur sans l'amour de Jésus-Christ ; il n'y a non plus ni hauteur d'intelligence, ni délicatesse de sentiments, sans l'admiration de Jésus-Christ (1).

Que de leçons et de comparaisons semblables peuvent fournir, à un professeur catholique, l'enseignement des littératures, de l'histoire, des sciences mêmes : il nous semble inutile d'insister.

Telles sont les règles qui dirigent nos maîtres dans leur œuvre d'enseignement supérieur. Nous croyons qu'elles sont de nature à attirer, à nos cours, les Mères chrétiennes qui veulent transmettre à leurs enfants la foi héréditaire qu'elles ont reçue, et la confirmer par les moyens les plus efficaces.

Nous pensons que ce programme d'éducation doit appeler à nous les jeunes filles désireuses de compléter leur éducation, dans le même sens qu'elle l'ont reçue, à l'ombre de nos excellentes maisons d'éducation religieuse.

(1) Port Royal, t. III, p. 350, édit. 1867.

LES GRÈVES

A ROUBAIX

Neuf bâcleurs de la filature de MM. Toulemonde frères, rue Olivier-de-Serres, se sont mis en grève samedi matin. Ils réclament une augmentation de salaire de quatre centimes à l'heure.

***

Les grévistes de l'établissement César et Joseph Pollet, rue Naip, se sont réunis hier matin, au café Eckout, place de la Gare. A la majorité ils ont décidé la continuation de la grève.

***

Les ouvriers en grève du tissage Prouvost frères, rue d'Hem, ont sollicité et obtenu l'autorisation de quêter en ville.

EXPLOSION d'une cartouche de dynamite

A CARVIN

Un mineur est tué — Deux blessés

Vendredi dernier, une équipe de mineurs était descendue à 400 mètres de profondeur aux environs de la fosse n° 4 actuellement en réparation. L'un d'eux, Gustave Massy, 42 ans, trouva une cartouche de dynamite qui n'avait pas fait explosion. Il eut l'imprudence de vouloir l'enlever en tirant sur les fils électriques rattachés à la cartouche, malgré les règlements qui défendent formellement de débourrer une mine de cette façon.

Le malheureux ouvrier avait à peine commencé cette manœuvre qu'une formidable détonation retentit et des pierres jaillirent de tous côtés.

Massy eut la tête fracassée et la main droite arrachée ; les soins qu'on lui prodigua ne purent le rappeler à la vie.

Deux autres ouvriers furent blessés sérieusement, J.-B. Delvincourt, 36 ans, eut la jambe droite brisée, et Pierre Bacquex, 46 ans, fut atteint à l'œil.

Le délégué mineur Dieudonné a ouvert une enquête.

Il y a quelques jours, deux charpentiers trouvèrent la mort en tombant du haut d'un réfrigérant servant à cette même mine.

On le voit, la Compagnie des mines de Carvin qui, depuis 1903, n'avait eu à déplorer aucun accident mortel, voit s'ouvrir une triste série.

INCENDIE de la Filature Pouchain

A ARMENTIÈRES

Hier soir, les voyageurs descendant du train qui arrive, vers 7 h. 1/2, en gare d'Armentières, aperçurent une lueur venant de l'intérieur des établissements Pouchain et Decroix, situés entre la rue du Faubourg-de-Lille et la rue de Comines, derrière la rue de la Gare.

L'alarme fut donnée et l'on s'aperçut que la salle des machines était en feu.

A 7 h. 21, le chef de gare et les pompes de la gare arrivèrent ainsi que celles de chez MM. Lourme et Thillieur.

En quelques minutes, une foule immense était rassemblée autour de l'établissement et les pompes des sapeurs-pompiers ainsi que celles des établissements se mettaient en batterie.

A 7 h. 1/2, la police, les gendarmes et les autorités étaient sur les lieux.

La salle des machine est au milieu d'une cour et communique par une passerelle en bois à droite avec la filature du côté de la gare et le tissage du côté du faubourg de Lille. A gauche se trouve le peignage et les magasins.

On chercha à protéger la filature mais l'eau manqua d'abord.

Du côté de la filature, Hurtrel deux postes de secours protégèrent cette dernière filature et le tissage Pouchain.

Le feu gagne

A 7 h. 35, la passerelle est en flammes ; les pompiers asphyxiés par le feu qui gagne la filature sont obligés de quitter la cour ; le peignage flambe aussi.

A 8 heures, la salle des machines est détruite, le peignage et la filature ne sont plus qu'un vaste brasier. Un escalier en bois et les panneaux qui le recouvrent en dehors près de la grand'porte s'écroulent avec fracas.

Du côté de la rue de la Gare, le peignage est en flammes et les flammèches qui tom-

---

FEUILLETON N° 43

AU-DESSUS DE L'ABIME

par Edmond COZ

Sténio s'arrêta net, et malgré le tremblement de tout son corps, essaya de faire face :

— Moi ? dit-il, cherchant à mettre dans sa voix soudainement devenue rauque, un hautain mépris. Moi, le marquis Soria.

— Etiez vous le marquis Soria, lorsque vous déposiez Jacques entre les mains de Mme Welsb ?

Pendant quelques instants pendant un instant, Sténio se ressaisit.

— Ce n'est pas moi qui ai confié Jacques à Mme Welsb.

— Et qui donc alors ?

— Que vous importe ? répondit le marquis, tendant de prendre une attitude offensée. De quel droit pénétrez-vous dans des secrets de famille ?

— Du droit dont une famille m'a investi : une famille dont vous avez été l'ami... celle de Robert Mordanne.

— Moi, s'écria violemment Sténio, hors de garde : Moi ? l'ami d'un forçat ?

— Oh l'aveu ! l'aveu, enfin !

Sténio Morelli, marquis Soria, s'était trahi par son orgueil.

— Et comment savez-vous que Robert Mordanne était un forçat ? demanda Pierre en le couvant de son regard pénétrant et sévère.

— Je le sais... mais comme tous ceux qui lisent les journaux... Sa mort y était relatée tout dernièrement.

Un silence écrasant tomba comme un rideau de fer entre ces deux hommes, dont l'un voulait arracher à l'autre la confession de sa honte, non dans le but de le déshonorer lui-même, mais pour restituer à la mémoire du mort son honneur revi !

Enfin, la voix claire et ferme de Ganne s'éleva.

— Monsieur le marquis, dit-il, nuançant ironiquement ces trois mots, vous qui parlez le français avec une connaissance absolue de toutes les finesses de notre langue, vous devriez savoir qu'il y a plusieurs familles en France qui portent très honorablement le nom de Mordanne, comment supposez-vous que je vous croie lié, justement, avec une de ces familles ayant un de ses membres au bagne ?... Lié au point que les survivants m'ont remis une photographie de vous : un hasard l'a fait tomber entre les mains de Mme Welsb qui a reconnu la frappante image de l'homme qui, le 3 juillet 18..., a passé devant sa porte, tenant un enfant par la main, et au quel elle a donné l'hospitalité pendant une heure...

— Et vous avez foi dans la mémoire oblitérée d'une vieille femme qui croit reconnaître sur une photographie un homme entrevu dix-huit ans auparavant.

— Il y a, Monsieur, dit Ganne sévèrement, des circonstances tellement graves que tous les détails qui s'y rapportent s'impriment dans la mémoire d'une façon indélébile... Il n'y a que la reconnaissance qui disparaisse des mémoires *oblitérées*, non par l'âge, mais par la multiplicité de leurs fautes.

Sténio sentait toute l'immoralité de la maladresse qu'il avait commise ; il essaya de se défendre sur un autre terrain.

— Monsieur, dit-il, je ne comprends pas le cause de cette scène extraordinaire ; vous venez me trouver pour me parler de mon fils, du moins je l'avais compris ainsi ; Jacques était un lieu qui nous rapprochait l'un de l'autre, et, dès les premiers mots d'une conversation que vous avez provoquée, vous me jetez au visage de perfides insinuations. Pour qui donc me prenez-vous ?

— J'ignore certains côtés sombres de votre vie, Monsieur, reprit Ganne, mais il y a nombre de points alarmants que je connais...

— Lesquels ?

Les lèvres frissonnaient dans leurs commissures.

— Il est toujours inquiétant d'apprendre qu'un homme change de nom.

Sténio devint livide.

Sous le regard que Pierre fixait sur lui, il essayait en vain de nier. Les paroles s'arrêtaient dans sa gorge et ne parvenaient pas jusqu'à ses lèvres, il fallait maintenant discuter la faute découverte et non plus comme au Veglione où le masque, en dissimulant ses angoisses comme il dissimulait son visage, l'avait sauvé des mains de Tatiana Morelli.

— Monsieur, reprit-il, vous avez, par votre véhémence, attiré l'attention sur nous ; je suppose que votre volonté est de me faire arrêter par la police. N'oubliez pas qu'il y a à Paris un ambassadeur d'Italie.

— N'oubliez pas, Monsieur, dit Pierre avec autorité, qu'il y a au ciel un Dieu qui juge les hommes. J'ai acquis la certitude que votre véritable nom est Antoine Breuer.

Vous savez mieux que nul autre ce qu'il a fait ; je vous laisse à votre conscience.

XII

Une heure plus tard, Pierre était revenu dans sa chambre à l'Hôtel du Louvre ; le coude sur le bras de son fauteuil, le front dans sa main, il cherchait à mettre de l'ordre dans ses idées, du calme dans son cerveau.

La pensée de Jacques ne le quittait pas : allait-il chercher à le voir ? Ne lui devait-il pas un suprême et terrible avertissement ? Cela ne faisait aucun doute, et, cependant, il hésitait, non à frapper, mais à choisir le moyen par lequel il porterait le coup. Jamais encore, Pierre Ganne ne s'était trouvé dans cette inextricable et navrante situation où de quelque côté que l'on se tourne, il faut infliger la souffrance à ceux que l'on aime.

La solution, comme il arrive parfois, se produisit d'elle-même, soudaine, inattendue : la porte de sa chambre s'ouvrit vivement et Jacques se trouva devant Ganne.

Pierre se leva et, d'un instinctif mouvement de protectrice tendresse et de pitié, ouvrit les bras à celui dont il venait d'ébranler l'avenir.

Jacques s'y jeta, effrayé, sans même se rendre compte de la cause de cet effroi.

Il avait reconnu son ami marchant à côté de son père. Quelle était la signification de sa présence ? L'avant-veille, ils s'étaient dit au revoir sur le marchepied du wagon dans la gare de Chateaupons : cet « au revoir » impliquait un retour de Jacques vers ses amis, une réunion plus ou moins prochaine aux Roslers.

Il savait Ganne particulièrement occupé. Pour quelle grave raison était-il venu à Paris ? et surtout pourquoi ne l'avait-on pas appelé à cette première entrevue, comment n'avait-il pas été là, lui, l'introducteur de son ami auprès de son père ?

Il voulait savoir... Il n'osait interroger Soria... Il voyait vers Pierre, entièrement repris par sa confiance absolue dans son ami... et c'était la manifestation même de cette confiance qui mettait au cœur de Ganne une pitié navrée.

— Pourquoi êtes-vous arrivé sans me prévenir ? demanda Jacques, les yeux ardemment fixés sur ceux de l'avocat. Pourquoi n'avez-vous pas encore cherché à me voir ?

— Pourquoi je suis venu, enfant ? murmure Pierre. Pour la justice.

— Que s'est-il donc passé entre mon père et vous ? Et l'interrogation devenait inquiète, alarmée après la première et brève réponse.

— Je vous ai vus ensemble, j'en suis sûr ; ni l'un ni l'autre ne m'a appelé. Dites, je vous en supplie, qu'aviez-vous à lui dire ?

Pierre sentit que dans l'apparente rudesse d'une immédiate révélation, il y aurait moins de cruauté que dans les atermoiements. Il aimait Jacques trop hautement pour en venir vis-à-vis de lui aux fausses compassions.

— Mon ami, lui dit-il, certain mystère concernant le marquis de Soria et vous-même n'a pas été éclairci ; vous le savez mieux que personne ; j'avais conçu des soupçons ; une circonstance inattendue les a fortement confirmés ; j'ai voulu m'éclairer auprès de celui-là seul qui pouvait dissiper mes doutes, car, de deux hommes dont l'un est forcément coupable et l'autre innocent, votre père seul survit.

— Eh bien ? demanda Jacques haletant.

(*A suivre*)

CHOCOLAT D'AIGUEBELLE
POUR CACAO ET SUCRE
Fabriqué par les P.P. TRAPPISTES, d'Aiguebelle (Drôme)
Dépôt : J. GILLAUD, 74, Rue Nationale, LILLE